

Études Internationales et Histoire. Notes Programmatiques Pour Une Approche Interdisciplinaire.

Pr. Miloud Chennoufi,

Professeur au Collège des Forces Canadiennes. Toronto, Canada.

Studies

Abstract-This study outlines an interdisciplinary approach aiming to reconcile international studies and history. The break between these two disciplines took place under the promise of predictive knowledge in international studies made up of universal scientific laws similar to those that exist in the natural sciences. Resulting explanations were necessarily deterministic. To keep this promise, international relations theories had to respect the parsimony criterion. In doing so, the narrative character of history has been ignored. History is thus reduced to a database to be used according to one's theoretical predilection. The failure of parsimonious theories imposes a redesign of the relationship between international studies and history. The criterion of theoretical parsimony must be abandoned in international studies, in order to successfully rehabilitate historical narratives and fully take into account the complexity of history, the details and the specific contingencies and unique context of each case under study. The resulting knowledge will be necessarily more local and the resulting explanations more of an emerging nature and thus not deterministic.

Key words: International relations theory, history, multidisciplinary, local knowledge.

الكلمات المفتاحية:

نظرية العلاقات
الدولية، التاريخ،
التنوع المعرفي،
المعرفة المحلية.

ملخص- تسطر هذه الدراسة الخطوط العريضة لمقاربة تعددية تندمج فيها نظريات العلاقات الدولية مع الدراسات التاريخية، وهما حقلان جامعيان انفصلا سابقا حين اعتبر بعض منظري العلاقات الدولية أنه في متناولهم إنتاج معرفة لها قدرة استشرافية مبنية على قوانين علمية شبيهة بقوانين العلوم الدقيقة. وكان الشرط الضروري لتحقيق ذلك أن تلتزم النظريات بالبساطة والاقتضاب. وما كان من هذا التوجه إلا أن أفرز معرفة ذات نزعة حتمية ضيقة لا يتسع مجالها للطابع السردى المتعارف عليه في الدراسات التاريخية ولا لتنوع التفاصيل الطارئة الملازمة لمختلف الأوضاع التاريخية والتي تستعصي عن أن تلم بها القوانين العامة. وعليه أصبحت المادة التاريخية مجرد بنك للمعلومات في متناول الكتاب يستغلونها كما تقتضي ضرورات التنظير وليس بما تقتضي ضرورات تفسير واقع العلاقات الدولية في الماضي والحاضر. وقد فرض فشل هذه النزعة ضرورة إعادة النظر في علاقة نظريات العلاقات الدولية بالدراسات التاريخية بشكل يتطلب التخلي نهائيا عن الاقتضاب كمعيار معرفي لصالحية النظريات. بذلك يكتمل شرط البديل المقترح في هذا المقال والمتمثل في إدماج المعرفة التاريخية وما تتضمنه من تفاصيل وخصوصيات كجزء لا يتجزأ من المعرفة المرجوة لدى دراسة العلاقات الدولية. وهي معرفة محلية تجعل بنية التفسير مرتبطة بحديثيات الواقع المدروس عوض أن ترضخ لحتمية النظريات المجردة.

Introduction

Admettre le fait établi qu'Edward H. Carr et Raymond Aron figurent parmi les fondateurs de la théorie des relations internationales, revient à admettre que la théorie des relations internationales ne s'est pas constituée en opposition à l'histoire. Carr est lui-même historien et Aron a contribué de façon significative à la réflexion sur l'histoire.⁽¹⁾ Il n'en demeure pas moins qu'au fil du temps, une opposition entre les deux disciplines s'est imposée. Mais cette opposition ne s'est pas toujours manifestée par une distinction radicale ; plutôt par un usage de l'histoire en théorie des relations internationales qui ne tient pas compte des débats sur la production du savoir historique. La tendance fut d'ignorer le caractère narratif de l'histoire, ce qui a réduit celle-ci à une immense base de données brutes.⁽²⁾ Ces données sont censées servir à confirmer ou à infirmer des théories construites a priori. De telles pratiques se sont constituées en *habitus* délimitant les relations internationales en champ académique étanche. Comme dans cette logique, l'histoire ne compte pas pour elle-même, cet *habitus* a exclu de façon systématique les discussions épistémologiques qui ont depuis longtemps secoué l'histoire en tant que discipline académique. A ces discussions, on a préféré les discussions épistémologiques importées des sciences de la nature.⁽³⁾

⁽¹⁾ Carr (1961), Aron (1938)

⁽²⁾ Roberts (2006, p. 707)

⁽³⁾ Il est plus commun qu'un(e) diplômé(e) en relations internationales soit plus ou moins familier(e) avec l'épistémologie paradigmatique de Thomas Kuhn et pas du tout avec les discussions épistémologiques propres à la discipline historique, notamment l'opposition entre approche nomologique et approche narrative dont il sera question plus tard. Or l'épistémologie paradigmatique ne saurait être adéquate pour la théorie des relations internationales dans la mesure où l'incommensurabilité des paradigmes, un élément fondamental dans l'épistémologie de Kuhn, ne s'est jamais vérifiée en dehors des sciences de la nature.

Les théories sont préférées à l'étude de l'histoire, non seulement parce qu'elles permettent de tracer les frontières d'une discipline particulière, mais aussi parce qu'elles prétendent renfermer – lorsque confirmées grâce à un usage particulier de l'histoire – une vérité scientifique généralisable. Cependant, la théorie doit réunir la condition sine qua none de la *parcimonie* pour que la généralisation soit possible. Voilà pourquoi la parcimonie s'est érigée en critère de validation épistémologique des théories. Mais le rapport ainsi établi avec l'histoire ne fonctionnera en faveur de la théorie des relations internationales que sous l'hypothèse nécessaire qui fait de l'histoire un phénomène répétitif (réalisme, néoréalisme) ou la fait obéir à une logique téléologique finalisée (libéralisme, néolibéralisme).

Cette réalité n'a pas manqué de soulever un vif débat dans lequel les rapports de la théorie des relations internationales à l'histoire ont été explorés sous tous leurs aspects.⁽⁴⁾ Des tentatives de rapprochement ont vu le jour avec différents degrés de succès. Il en a résulté des travaux fort originaux, tant en histoire qu'en études internationales,⁽⁵⁾ dans lesquels la volonté d'analyse et d'explication est accomplie sans réduction de l'histoire à un réservoir d'exemples mis à disposition pour illustrer quelque théorie. Il en est ainsi d'un ouvrage récent dans lequel Barry Buzan et George Lawson ont entrepris de montrer que le système international mis en place en Europe au XIX^e siècle, avec des répercussions sur le monde entier, ne peut être compris que si l'analyse l'inscrit dans le contexte particulier de la modernité et de la modernisation.⁽⁶⁾ De l'extérieur des études internationales, on peut également

⁽⁴⁾ Hill (1985), Hollis et Smith (1991), Gaddis (1996), Lustick (1996), Smith (1999), Elman et Fendius Elman (2001), Vaughan-Williams (2005), Linklater et Suganami (2007), Lawson (2010), McCourt (2012). On lira également avec intérêt les numéros spéciaux de deux revues, *Millenium : Journal of International Studies*, vol. 37, no. 2, et *International Security*, vol. 22, no. 1.

⁽⁵⁾ Il convient d'utiliser l'expression « études internationales » plutôt que « théorie des relations internationales » dès lors que l'usage fait de l'histoire est respectueux de la spécificité du savoir historique.

⁽⁶⁾ Buzan and Lawson (2015)

citer le travail accompli par Michael Mann dans sa tentative de comprendre les sources de la première guerre mondiale. Selon lui, les luttes de pouvoir entre les puissances européennes n'étaient pas des facteurs suffisants. Il fallait, ajoute-t-il, reprendre l'analyse de l'intérieur même des États et explorer l'usage fait par des acteurs locaux (politiciens, diplomates et chefs militaires) de quatre sources de pouvoir (idéologique, politique, économique et militaire). Ainsi apparaît la série de mauvais calculs et d'interprétations erronées de la réalité qui a conduit à la guerre et à ses conséquences inattendues. De ce point de vue, le déclenchement de la première guerre mondiale ne relevait d'aucune loi généralisable.⁽⁷⁾ Le savoir ainsi produit ne repose pas sur une construction théorique déterminée par les exigences de la parcimonie. Il ne se détourne pas du caractère narratif de l'histoire, donc des détails émergents des actions et des phénomènes. Par conséquent, les actions et les phénomènes ne sont pas compris exclusivement selon les déterminismes censés être universels que proposent les théories. Il s'agit en définitive d'un savoir local, c'est-à-dire valable pour le contexte spécifique de ce qui a été étudié, sans prétention à une validité universelle. Sa fécondité se situe non pas dans l'étendue de cas sur lesquels il serait susceptible de s'appliquer, mais dans la profondeur interprétative et explicative de l'objet précis sur lequel il s'est constitué.

Il se trouve cependant que cette évolution n'a pas mis un terme définitif à ce que Paul Schroeder appelle «l'usage inadéquat de l'histoire»⁽⁸⁾ qui, comme on va le voir plus loin, est encore plus problématique que le simple mauvais usage de l'histoire. La tendance qui réduit l'histoire à une base de données pour tester les théories s'est bien maintenue malgré les remises en cause et les alternatives proposées. Il en est ainsi d'une étude récente dans laquelle une théorie sur les anticipations économiques est appliquée à des cas

⁽⁷⁾ Mann (1993, ch. 21)

⁽⁸⁾ Schroeder (1997)

passés de rivalités interétatiques dont les résultats sont appliqués aux relations sino-américaines actuelles. ⁽⁹⁾

Le présent essai a pour ambition de reprendre la discussion à nouveaux frais. L'idée n'est pas de retracer les termes des débats passés, mais de poser le problème à partir d'un angle qui n'a pas encore été exploré, celui de la parcimonie. Car la parcimonie demeure l'un des derniers retranchements de la volonté de maintenir une frontière étanche entre l'étude des relations internationales et les études historiques. La critique de la parcimonie comme pierre angulaire méthodologique et comme critère d'évaluation des théories s'ouvrira sur la nécessité d'arrimer les études internationales sur l'histoire narrative. C'est à ce titre que des éléments des contributions passées seront mis à contribution. La dernière partie de l'essai sera consacrée aux implications pédagogiques du rapprochement entre études internationales et études historiques.

I. La parcimonie et l'étanchéité disciplinaire

On ne saurait trouver meilleur plaidoyer en faveur de la parcimonie que celle de Robert Jervis. Un plaidoyer clair et sans appel, à contre-courant des tentatives de rapprochement entre théorie des relations internationales et histoire, voulant que la parcimonie soit le facteur qui trace une frontière étanche entre les deux disciplines. Une étanchéité cependant salubre, sommes-nous appelés à croire, car elle dote la théorie des relations internationales d'une identité propre et préserve son ambition de produire un savoir scientifique universel.

⁽⁹⁾ Copeland (2014)

Jervis ne peut ignorer les contributions ⁽¹⁰⁾ qui ont tenté de montrer que cette division est artificielle. Il en reconnaît l'existence, mais pour affirmer de suite que malgré tout, des « différences intellectuelles significatives » ⁽¹¹⁾ persistent entre les deux traditions. Ces différences conservent pour chaque discipline ce qu'elle est censée posséder de plus fondamentalement constitutif, le caractère impossible à transposer dans l'autre. A la théorie des relations internationales ⁽¹²⁾ est préservée la priorité portée sur « les généralisations et la théorisation explicite et parcimonieuse. » ⁽¹³⁾ Des « valeurs » inscrites au cœur de la frontière disciplinaire que les historiens ne peuvent partager car – et c'est là l'affirmation la plus audacieuse de l'auteur – si la « nuance » et la « subtilité » sont au cœur de l'éloge adressé au travail d'un historien, ces mêmes termes seront utilisés pour adresser non pas un éloge mais une critique à une œuvre en relations internationales, à moins qu'ils soient relativisés par d'autres termes.

À côté de la prétention à l'universalité du savoir, la *parcimonie* est tenue pour vertu de premier ordre parce qu'elle seule peut préserver la théorie des relations internationales des périls que sont les nuances et les subtilités. La parcimonie se définit par « un ratio favorable entre facteurs explicatifs déployés et une gamme de *comportements* expliqués. » ⁽¹⁴⁾ Elle est indispensable dans la construction théorique et c'est précisément grâce aux théories dont la construction respecte le critère de parcimonie que le chercheur accepte volontiers de « renoncer à un compte rendu complet de tout événement particulier, de sorte à pouvoir rechercher des explications valides pour des comporte-

⁽¹⁰⁾ Notamment celles publiées dans le même volume que sa propre contribution. Voir Elman et Fendius Elman (2001)

⁽¹¹⁾ Jervis (2001, p. 389)

⁽¹²⁾ Jervis parle de la science politique en général dans laquelle est incluse la théorie des relations internationales.

⁽¹³⁾ Jervis (2001, p. 389)

⁽¹⁴⁾ Jervis (2001, p. 390) Italiques ajoutées.

ments ayant eu lieu dans différentes circonstances à différentes époques. »⁽¹⁵⁾ Et c'est précisément à ce niveau que se situerait une « solidité théorique » à laquelle on devrait se sentir redevable à double titre; « parce qu'elle nous permet de comprendre beaucoup de choses grâce à peu de choses et parce que l'étendue des phénomènes dont on rend ainsi compte (...) indique que la cause supposée est effectivement puissante. »⁽¹⁶⁾ Autrement dit, l'identité de la théorie des relations internationales en tant que discipline exige de sacrifier les nuances, les détails et les subtilités (vertus supposées limitées aux études historiques) pour qu'elle puisse s'assurer d'une fécondité explicative qui échappera toujours aux historiens. Dans le même ordre d'idées, la parcimonie renforce la frontière disciplinaire en imposant la causalité unique à la théorie des relations internationales. Les causalités multiples, réservées de facto aux études historiques représentent en théorie des relations internationales « un vrai problème susceptible de menacer l'une des méthodologies les plus importantes de la discipline. »⁽¹⁷⁾ La compréhension comme mode de connaissance en histoire, mais aussi dans les sciences sociales selon la tradition herméneutique, n'est pas du tout évoquée, c'est-à-dire la tradition plus favorable au savoir local.

L'usage de la parcimonie est fort commode précisément parce que « les théories parcimonieuses ont plus de chances d'être justes car le monde est construit autour d'un nombre réduit et gérable de facteurs importants. »⁽¹⁸⁾ A ce stade on s'attendrait à ce que la fécondité de la parcimonie se mesure par le sens que les théories parcimonieuses permettraient de dégager à propos de l'objet étudié. Vraisemblablement, elle repose sur une supposition ontologique qui demeurera contestable tant et aussi longtemps qu'elle n'est pas justifiée. Or pour Jervis, la justification est de faire référence à ce qu'il croit être le secret du succès en sciences physiques : avoir ramené le monde physique à

⁽¹⁵⁾ Jervis (2001, p. 390)

⁽¹⁶⁾ Jervis (2001, p. 390)

⁽¹⁷⁾ Jervis (2001, p. 392)

⁽¹⁸⁾ Jervis (2001, p. 390)

un ensemble de particules élémentaires. Quelle que soit la véracité d'une telle affirmation sur la physique, le propos de Jervis demeure une simple analogie qui ne peut en aucun cas servir de démonstration. Il est remarquable qu'un même raisonnement distingue la théorie des relations internationales des études historiques, mais parvient en même temps à voir une identité structurelle entre la théorie des relations internationales et la science physique. Plus fondamentalement, le problème ici est d'ignorer systématiquement la réalité des sciences sociales en général et celle de l'histoire en particulier. Voilà comment il devient possible d'affirmer que « cela ne ferait aucun sens, voire reviendrait à porter atteinte au métier d'historien que de présenter une explication d'une histoire relatée. »⁽¹⁹⁾ Une telle affirmation ignore les débats qui ont eu lieu entre historiens sur la finalité des études historiques, notamment le débat qui a opposé les partisans d'une approche nomologique orientée vers l'explication fondée sur une causalité unique et partisans des approches idéographiques et narratives.⁽²⁰⁾

C'est justement à ce niveau que se situent deux problèmes dont il convient de traiter: le problème de la reproduction inconsciente en théorie des relations internationales d'un traitement nomologique de l'histoire, et le problème de l'usage inadéquat de l'histoire. Ce n'est que lorsque ces deux problèmes sont ignorés que les théories parcimonieuses, à causalité unique, qui acceptent d'ignorer les nuances et les subtilités, autrement dit qui ignorent le caractère narratif de l'histoire, permettent « d'appliquer la même analyse à différents cas sans discussion des événements à expliquer. »⁽²¹⁾

⁽¹⁹⁾ Jervis (2001, p. 396)

⁽²⁰⁾ Pour une synthèse critique de ce débat, voir Ricœur (1983, pp. 200-216)

⁽²¹⁾ Jervis (2001, p. 396)

II. L'approche nomologique comme anticipation de la parcimonie

C'est quelque peu ironique que ce qui est censé distinguer aujourd'hui la science politique en général (donc la théorie des relations internationales également) de l'histoire n'est rien d'autre qu'un ancrage épistémologique qui a cherché à dominer les études historiques au milieu du XX^e siècle. L'argumentaire en faveur des théories parcimonieuses n'est à vrai dire que la reprise de la version originelle, la plus radicale faut-il le préciser, de l'approche nomologique en histoire. L'échec de cette tentative en histoire ne saurait s'expliquer par quelque identité disciplinaire immuable comme prêterait à le croire le raisonnement sous-jacent à l'argumentaire en faveur des théories parcimonieuses. Comme on va le voir, l'échec a procédé d'arguments n'ayant aucun lien avec des considérations d'identité ou de frontière disciplinaire, mais plutôt des arguments épistémologiques qui ont mis en évidence les limites de l'approche nomologique. Ces limites sont identifiables terme à terme dans la construction théorique fondée sur la parcimonie en relations internationales.

Le dénominateur commun est que les partisans de l'approche nomologique en histoire ne sont pas toujours historiens. Ils sont parfois des épistémologues, et d'autres fois des auteurs apparentés à l'histoire qui cherchent à faire obéir l'évolution historique à des lois scientifiques. Leur objectif est de faire de l'histoire une discipline explicative en opposition à ce que l'histoire a d'idéographique, de narratif et d'interprétatif, autrement dit à la compréhension en tant que mode de connaissance. On reconnaît aisément l'ambition épistémologique que Jervis associe à l'identité même de la théorie des relations internationales. L'autre similitude est qu'ils « empruntent [des exemples] aux historiens [qui] sont rarement au niveau de complexité atteint aujourd'hui par les disciplines historiques. »⁽²²⁾ Les exemples historiques sont soumis à un rapport de causalité qui fait figure de loi scientifique explicative et éloigne davantage la connaissance historique de sa forme narrative et de son contenu interprétatif; ceci, bien longtemps avant qu'on ne chercha à assi-

⁽²²⁾ Ricœur (1983, p. 172)

miler l'explication à la théorie des relations internationales et l'interprétation à l'histoire.

La thèse nomologique de Carl G. Hempel se présente comme suit : « Les lois générales ont des fonctions tout à fait analogues en histoire et dans les sciences naturelles. »⁽²³⁾ L'événement est décontextualisé dans la mesure où le contexte matériel d'énonciation qui le contient (documents officiels, témoignages par un chroniqueur, récits personnels d'acteurs, etc.) est totalement ignoré. La causalité universelle prend ici la forme d'une loi et l'argument déductif implacable sera de considérer que « l'occurrence d'un événement d'un type spécifique peut être déduite de deux prémisses. La première décrit les conditions initiales : événements antérieurs, conditions prévalentes, etc. La seconde énonce une régularité quelconque, c'est-à-dire une hypothèse de forme universelle qui, si elle est vérifiée, mérite d'être appelée une loi. »⁽²⁴⁾ Si cet argument est mené convenablement, on dira que « l'occurrence de l'événement considéré a été logiquement déduite et donc qu'elle a été expliquée. »⁽²⁵⁾ Tel est le cœur du plaidoyer en faveur de l'explication à prétention scientifique. Cependant, en suivant Paul Ricœur, ce plaidoyer se prête à deux types de critiques. (1) Une critique épistémologique qui peut être généralisée partout dans les sciences sociales où se manifeste l'ambition exclusivement explicative. (2) Une critique qui confronte l'idéal nomologique à la réalité du travail d'historien. Jervis ignore la première critique et reprend la seconde en filigrane pour pouvoir occulter le fait que l'opposition entre explication et compréhension ne délimite pas la frontière entre deux disciplines diamétralement opposées. Car si cette opposition s'est manifestée en histoire sans pouvoir s'imposer, ce n'est pas du fait de l'identité de la discipline puisqu'elle peut se manifester dans n'importe quelle science sociale, y compris en théorie

⁽²³⁾ Hempel (1959, p. 345)

⁽²⁴⁾ Ricœur (1983, p. 202) ; cf. Hempel (1959, p. 345)

⁽²⁵⁾ Ricœur (1983, p. 203)

de relations internationales, sans que cela ne soit suffisant pour qu'elle définisse l'identité de la discipline.

(1) D'un point de vue épistémologique, le projet nomologique ne parvient pas à distinguer lois, causes et explication. Ainsi « un événement est expliqué quand il est couvert par une loi et ses antécédents sont légitimes à savoir : toutes les fois qu'un événement du type C se produit en un certain lieu et en un certain temps, un événement d'un type spécifique E se produira en un lieu et en un temps en relation avec ceux du premier événement. »⁽²⁶⁾ Dans la foulée, les *causes* et les *conditions déterminantes* se confondent. On ne saurait dire si C est la cause de E ou seulement sa condition d'occurrence. Plus encore, l'argument impose une logique dans laquelle « une explication causale – en histoire précisément – n'est pas possible, qui soit indépendante de, ou antérieur à l'idée de loi au sens de régularité vérifiée. »⁽²⁷⁾ De ce fait, l'explication se limitera forcément à des événements répétables laissant dans l'ombre, sans remord, tous les événements singuliers. En d'autres termes c'est la loi scientifique posée a priori qui impose la logique de l'agencement factuel des phénomènes de telle sorte à ce qu'ils apparaissent sous la forme d'une série répétable. Quant au singulier, au non répétable, la démarche nomologique est forcée de considérer que « le caractère unique de l'événement est en conséquence un mythe à écarter de l'horizon scientifique. »⁽²⁸⁾ Mais cette réduction de l'horizon scientifique a pour conséquence fâcheuse de priver le savoir de ce que Ricœur appelle *imputation causale singulière*, c'est-à-dire un rapport de causalité (unique ou multiple) qui n'est pas susceptible de se répéter, ou qui ne se répète pas suffisamment pour pouvoir le présenter comme une loi. Dans le langage du présent essai, nulle place n'est accordée au savoir local.

⁽²⁶⁾ Ricœur (1983, p. 203)

⁽²⁷⁾ Ricœur (1983, p. 203)

⁽²⁸⁾ Ricœur (1983, p. 204)

(2) Du point de vue de la pratique propre au métier d'historien, la critique de l'approche nomologique a été formulée par certains de ses propres apologistes qui ont compris que tel que formulé par Hempel, l'ensemble de la démarche se présentait sous une forme idéale en rupture avec la réalité du travail de recherche concret lorsqu'il est confronté au matériel historique. De tous les auteurs que cite Ricœur, nous retiendrons Charles Frankel parce que la principale nuance qu'il apporte conduit à la remise en cause du modèle nomologique en tant que tel.⁽²⁹⁾ Et pour cause, avec Frankel l'interprétation est introduite contre toute attente au cœur même du modèle sous forme d'un moment nécessaire : le moment où l'historien doit – il ne peut en être autrement dans toute recherche aux prises avec du matériel historique – donner sens et valeur, ce dont est incapable l'explication exclusivement dominée par les rapports de causalité nomologiques, c'est-à-dire la forme de causalité sur laquelle repose le critère méthodologique de la parcimonie. Voilà qui nous amène à aborder sans tarder le second problème plus évoqué et identifié par Schroeder, celui de l'usage inadéquat de l'histoire dans l'étude des relations internationales.

Les chercheurs en relations internationales qui font usage de l'histoire n'ont d'autre choix que de puiser leurs « faits » historiques dans quelque source. Au mieux ils utiliseront des travaux d'historiens.⁽³⁰⁾ Il se trouve cependant que les travaux d'historiens ne sont pas des sources de données brutes et qu'il ne convient pas de les considérer de cette façon. L'usage inadéquat de l'histoire se produit, justement, lorsqu'on « ne parvient pas à comprendre ou à garder suffisamment présent à l'esprit que les « faits » historiques qu'ils [les chercheurs en relations internationales] soustraient au récit historique, les faits qu'ils organisent et stylisent pour leurs propres objectifs, ne sont que des

⁽²⁹⁾ Frankel (1957)

⁽³⁰⁾ 0 Au pire, ils utiliseront les « faits » historiques que d'autres chercheurs du même domaine auront sélectionnés dans un nombre restreint de références. Schroeder (1997, p. 71).

sélections et des constructions opérées par les historiens. »⁽³¹⁾ Par ailleurs, tels que traités dans les travaux historiques, les « faits » « sont compris comme conduite humaine, comme acte de volonté orienté vers un objectif, et non pas comme comportement. »⁽³²⁾ Et c'est la raison pour laquelle il est toujours difficile de systématiquement les réduire au résultat d'un quelconque déterminisme exprimable sous forme d'une loi « scientifique. » Donc pour que les chercheurs en relations internationales puissent utiliser le terme de comportement lorsqu'ils ont affaire à l'histoire, il leur faut établir que ce dont ils traitent relève effectivement de la catégorie de « comportement. » On ne peut tenir la chose pour acquise en procédant simplement par abstraction de ce dont le matériel historique recèle de contingent et de contextuel. Enfin, les fameux « faits » « fournissent la base aux jugements synoptiques sur leurs causes (...) et leur signification. »⁽³³⁾ Autrement dit, aucun travail historique n'est vide de l'engagement interprétatif de l'historien, ce qui représente une raison supplémentaire de douter qu'on puisse trouver chez eux des données brutes ou qu'on ait le droit de voir dans l'histoire une base de données prête à servir de lieu de confirmation ou de d'infirmer des théories.

III. Illustration

Pour illustrer les limites épistémologiques communes à l'approche nomologique en histoire et aux théories parcimonieuses à prétention scientifique en relations internationales, on peut citer la théorie de la guerre hégémonique de Robert Gilpin.⁽³⁴⁾ Ce choix s'explique d'abord par le fait qu'il s'agit là d'un classique connu de tous ceux et toutes celles qui se sont intéressé(e)s à la théorie des relations internationales. La seconde raison est que cette théorie

⁽³¹⁾ Schroeder (1997, p. 71)

⁽³²⁾ Schroeder (1997, p. 71)

⁽³³⁾ Schroeder (1997, p. 71)

⁽³⁴⁾ La discussion de cette théorie reprend les termes de l'analyse développée dans Chennoufi (2008)

persiste même s'il est légitime de considérer que la fin de la guerre froide a eu lieu sans passer par la grande déflagration que la théorie avait annoncée comme vérité scientifique. C'est précisément à elle que Mearsheimer fait référence pour justifier son point de vue sur les conséquences de la montée en puissance de la Chine : « L'ascension de la Chine peut-elle être pacifique? Ma réponse est non. Si sa dramatique croissance économique se poursuivait durant les prochaines décennies, il serait fort probable que les États-Unis et la Chine se fassent une intense concurrence de sécurité avec un potentiel élevé de guerre. La plupart des voisins de la Chine, y compris l'Inde, le Japon, Singapour, la Corée du Sud, la Russie et le Vietnam rejoindraient les États-Unis pour contrebalancer le pouvoir de la Chine.»⁽³⁵⁾ Il ajoute tout de suite après : « Afin de prédire le futur de l'Asie, nous avons besoin d'une théorie qui explique comment les puissances ascendantes vont probablement agir et comment les autres États vont réagir. (...) Ma théorie des relations internationales stipule que les États les plus puissants cherchent à établir leur hégémonie dans leurs propres régions tout en s'assurant qu'aucun rival ne domine une autre région. (...) L'ultime objectif de toute grande puissance est de maximiser sa part de la puissance et dominer le système éventuellement.»⁽³⁶⁾

Le cœur de la théorie de la guerre hégémonique est d'affirmer que, scientifiquement, seule une guerre de très grande ampleur, impliquant le système international dans son ensemble, peut provoquer un changement systémique, et que ce changement ne peut provenir de quelque volonté politique ; il est déterminé au sens strict par une logique systémique qui transcende les États et les gouvernements. C'est la définition de la *guerre hégémonique* ;⁽³⁷⁾ elle se produit lorsqu'une croissance différentielle de la puissance animera

⁽³⁵⁾ Mearsheimer (2006, p. 160)

⁽³⁶⁾ Mearsheimer (2006, p. 160) Le même argument est repris dans Mearsheimer (2010)

⁽³⁷⁾ Gilpin (1981, 1988) La publication de 1988 est un article publié dans une revue d'histoire (Journal of Interdisciplinary History) ; dans le même numéro, un auteur relève la tendance des théoriciens à ignorer les objections que leur adresse la discipline historique concernant leurs généralisations anhistoriques. (Levy 1988, p. 653)

la volonté d'une puissance émergente de dominer le système, ce qui provoquera inéluctablement la réaction ferme de la puissance traditionnellement dominante, d'où l'évidence que la guerre est structurellement déterminée. Ce mécanisme ne se limite pas à une ou plusieurs périodes de l'histoire ; il explique l'ensemble de l'histoire des relations internationales depuis toujours et permet d'en prévoir avec précision l'avenir.

Les changements dans le système international provoqués par une guerre hégémonique sont, de ce point de vue, une fatalité que reflète finalement une loi scientifique universelle. Le résultat est toujours le même : l'apparition d'un nouveau système international ; il sera à son tour structuré par la distribution de la puissance entre dominants et dominés ; il déterminera le comportement des États jusqu'à ce que le cycle se reproduise à la faveur d'une nouvelle croissance différentielle de la puissance qui provoquera une nouvelle guerre hégémonique, et ainsi de suite.

Les faits sont puisés dans l'histoire non pas dans le but d'historiciser les relations entre entités politiques différentes, mais bien pour illustrer le caractère intemporel des relations internationales, tel que la théorie le veut. C'est pourquoi la théorie de la guerre hégémonique doit contenir une synthèse des épisodes de guerres hégémoniques dans le système moderne des relations internationales.⁽³⁸⁾ Le recours à l'histoire est inévitable mais à une histoire qui n'impose en elle-même aucune contrainte de réflexion. Le caractère statique du déterminisme structuraliste évident dans la théorie de la guerre hégémonique rend une telle réflexion superflue. Les guerres hégémoniques dans le système moderne des relations internationales seraient au nombre de trois : la guerre de trente ans (1619-1648), la guerre de cent ans au XVIII^e siècle et la première guerre mondiale (1914-1918) se poursuivant par la seconde guerre mondiale (1939-1945). Ces épisodes sont évoqués comme illustration d'une théorie qui porte en elle-même sa propre vérité. Et si aucun intérêt n'est porté aux détails, aux contingences, aux spécificités, c'est à dessein. Car sans cette occultation, la validité de la théorie est remise en cause. Il est donc nécessaire

⁽³⁸⁾ Gilpin (1988, pp. 606-610)

de maintenir le propos à niveau élevé de généralité pour préserver la validité d'une théorie dont la vertu principale est la parcimonie. Or, une approche narrative aurait conduit des historiens à éviter de voir quelque identité structurelle entre ces épisodes historiques qui recouvrent, chacun, « le domaine d'actions, d'évènements et de contexte locaux et particuliers. » ⁽³⁹⁾

On peut aussi suivre la logique de la théorie de la guerre hégémonique jusqu'à son aboutissement ultime : sa capacité de prévision. Car, en définitive, derrière la frontière étanche entre théorie des relations internationales et histoire, derrière les promesses des théories parcimonieuses autorisées à ignorer le contingent, les détails et les nuances, se trouve l'ambition d'appliquer la même loi à des contextes historiquement fort différents. Le summum de cette ambition est justement la prévision. Et selon Gilpin, la théorie de la guerre hégémonique a « résisté à l'épreuve du temps mieux qu'aucune autre généralisation dans le champ des relations internationales. » ⁽⁴⁰⁾ L'article de Gilpin date de 1988, une époque où le « système » international se caractérisait par la bipolarité de la guerre froide. Gilpin s'attendait en toute logique à ce que ce système change un jour à la faveur d'une guerre hégémonique. Il y croyait fermement, au point de penser que même le facteur nucléaire ne pouvait pas freiner les élans d'une guerre qui allait provoquer un changement de système. Son argument consistait à dire, par exemple, que si leur pouvoir venait à être sérieusement menacé, les dirigeants soviétiques, affolés, n'hésiteraient fort probablement pas à faire usage de l'arme nucléaire. ⁽⁴¹⁾ Il affirmait, de la même manière, dans le livre de 1981, que le déclin inévitable de l'hégémonie américaine allait provoquer une instabilité du système

⁽³⁹⁾ Roberts (2006, p. 707) L'histoire idéographique qui s'oppose à l'histoire nomologique est une « discipline dont les objets du savoir sont des ensembles de phénomènes individuels et spécifiques plutôt que des classes de phénomènes abstraits et subsumés dans des généralisations sur des tendances et des déterminations causales. »

⁽⁴⁰⁾ Gilpin (1988, p. 606)

⁽⁴¹⁾ Gilpin consacre les dernières pages de son article au nucléaire. (Gilpin 1988, pp. 610-613)

devant le conduire à un changement par une guerre hégémonique. ⁽⁴²⁾ Or le « système » de la guerre froide s'est effondré loin du schéma prévu par la théorie de la guerre hégémonique qui, par le fait même, s'est trouvée réfutée selon la logique du système de pensée lui-même auquel appartient la théorie. On peut conclure que l'usage inadéquat de l'histoire, non seulement ne permet-il pas de rendre adéquatement compte du passé, il ne peut même pas se justifier par la promesse de produire des prévisions crédibles.

IV. Savoir local et interdisciplinarité

L'alternative à l'usage inadéquat de l'histoire ne saurait être de dissoudre les études internationales dans les recherches historiques. L'alternative devrait être proprement interdisciplinaire et amener les recherches en études internationales à s'engager dans un dialogue continu avec l'histoire. Ce dialogue doit éviter de voir dans l'histoire une base de données et tenir compte des jugements synoptiques des historiens, c'est-à-dire les arbitrages que les historiens effectuent dans le tri et l'agencement des fameux faits. De là découle la condition sine qua none que les chercheurs en études internationales développent une connaissance historique solide qui doit se situer bien au-delà de la culture générale. La conséquence de cette condition est que les études internationales fassent le deuil des théories à prétention universelle auxquelles se substituerait un savoir local. Le savoir local s'ouvre sur un horizon de la compréhension plus large que celui que les théories parcimonieuses promettent dans la mesure où il s'étend bien au-delà du généralisable. Mais ce deuil ne signifie ni l'abandon de la volonté d'explication des faits historiques, ni le désintérêt vis-à-vis de la généralisation lorsqu'elle est possible. Seulement l'explication dont il sera question ne nécessitera pas que l'usage de l'histoire se fasse au détriment de l'aspect narratif de celle-ci, pas plus qu'au détriment des nuances et des détails. Car comme le souligne Roberts, l'histoire narrative peut effectivement fournir aux études internationales le détail du point de vue de l'acteur, elle peut les éclairer sur le raisonnement spécifique derrière l'ac-

⁽⁴²⁾ Gilpin (1981, pp. 168-181)

tion. L'histoire narrative est par ailleurs le seul moyen de rendre compte du contingent, du hasard et des conséquences inattendues ; c'est en ce sens précisément qu'elle ne se limite pas au généralisable. Dans les mots de Roberts : « [Les] processus d'émergence sont capturés, présentés et évoqués dans les intrigues des récits narratifs qui rassemblent les individus, les actions, les idées, les circonstances, les conditions, les résultats et les conséquences sous forme d'une interprétation d'ensemble d'une série d'évènements et de résultats. »⁽⁴³⁾

Plus important encore, c'est à travers l'histoire narrative et son compte-rendu de la complexité et de l'indétermination de l'action, qu'on peut comprendre l'émergence des structures. Par conséquent, le point de départ de la réflexion ne doit pas être une structure supposée ou une loi prétendue pour ensuite tenter de les vérifier à travers un saccage des travaux historiques.⁽⁴⁴⁾ Dès lors qu'il est question d'utilisation de l'histoire, on ne peut faire l'économie d'une profonde imprégnation du contexte historique, chose que seule une attention à l'histoire narrative dans ses différentes versions rend possible.

Ce qui précède nous mène en toute logique vers la conception que se fait Hidemi Suganami de la structure de l'explication en études internationales. Il amorce son raisonnement comme suit : « Lorsque nous expliquons l'occurrence d'un évènement en politique mondiale, nous essayons en fait de savoir pourquoi un segment significatif du monde est passé d'un point particulier, c'est-à-dire du moment où l'évènement ne s'était pas encore produit, à un point où il s'est produit. »⁽⁴⁵⁾ Nous connaissons donc le « début » (avant que l'évènement ne se produise) et la « fin » (après que l'évènement se soit produit), mais il nous incombe encore de savoir ce qu'il s'est produit entre

⁽⁴³⁾ Roberts (2006, p. 712)

⁽⁴⁴⁾ Pour reprendre un terme de George Lawson à propos de l'usage de l'histoire dans certaines théories des relations internationales: « L'histoire n'est pas importante en tant que telle ; elle est saccagée afin d'expliquer le présent. » Lawson (2010, p. 207)

⁽⁴⁵⁾ Suganami (2008, p. 34)

ces deux moments. L'erreur des théories parcimonieuses est de croire que ce travail est accompli par les lois et les corrélations qu'elles contiennent. Cette erreur est en fait la mère de toutes les erreurs subséquentes, notamment la suivante : « Lorsque la recherche commence avec une image globale déjà articulée, elle considérera uniquement les détails qui confirment cette image plutôt que les images alternatives. »⁽⁴⁶⁾ D'où l'usage inadéquat de l'histoire au sens de Schroeder. C'est pourquoi l'alternative de Suganami inspirée de Paul Veyne est de première importance : « Nous comblons le vide [entre les deux moments] en relatant la manière dont la transition s'est produite tout en prêtant attention aux trois ingrédients conventionnels de la narration causale historique : l'effet du hasard, les processus mécaniques et les actes humains. »⁽⁴⁷⁾ Le savoir ainsi produit est nécessairement local dans la mesure où sa généralisation à d'autres cas n'est qu'une possibilité parmi d'autres. La valeur du savoir local se suffit à elle-même; elle n'a pas besoin de la généralisation.

L'une des meilleures illustrations du savoir local en études internationales demeure la contribution classique de l'école anglaise à propos de la société internationale. Là aussi l'intérêt de cet exemple procède du fait qu'il s'agit de travaux notoirement connus dans la discipline, mais malheureusement souvent réduits au statut de « théorie. » Or comme le note Edward Keene, la contribution de l'école anglaise s'est constituée à une époque, les années 1960, où la discipline historique elle-même faisait face, depuis quelque temps déjà, à la pression d'une promesse scientifique fondée sur l'étude des données quantifiables et l'analyse statistique.⁽⁴⁸⁾ L'objectif était la mise à mort de l'histoire narrative. On sait aujourd'hui que cet objectif n'a pas été atteint même si l'histoire traditionnelle, orientée sur les acteurs et leurs réalisations politiques ne règne plus en maître absolu. Différentes sortes d'histoires existent désormais, telles que l'histoire sociale, économique, culturelle, etc.

⁽⁴⁶⁾ Lawson (2010, p. 207)

⁽⁴⁷⁾ Suganami (2008, p. 34), Cf. Veyne (1984)

⁽⁴⁸⁾ Keene (2008, pp. 382-384). Les prétentions du modèle nomologique en histoire faisaient partie de la pression dont il est question ici.

Mais elles n'existent pas nécessairement sous une forme nomologique ; elles prennent souvent une forme narrative.

La « société internationale » en tant que notion qui permet d'expliquer et de comprendre certaines dynamiques internationales, ne contient en elle-même aucun rapport de causalité structurellement déterminant pour lequel on utilise l'histoire pour l'illustrer. La société internationale s'est développée selon un processus contingent, situable dans le contexte particulier de l'Europe. C'est le résultat auquel on aboutit lorsqu'on analyse « le réseau diplomatique d'ambassades permanentes échangées sur la base du principe de réciprocité, le droit public international et l'équilibre des puissances. »⁽⁴⁹⁾ La société internationale s'est ensuite développée et s'est transformée « par l'émergence de nouveaux principes constitutionnels (...), par exemple l'auto-détermination nationale ; et de ses implications morales en termes de faiblesse de l'ordre qui en a résulté dans le contrôle de l'usage de la force, en termes aussi de ses grandes vertus dans la promotion de la tolérance pluraliste des différences culturelles⁵⁰. » Il est donc possible d'expliquer et de comprendre comment on est passé d'un stade donné des rapports entre États européens à un stade différent à travers une compréhension narrative de ce qui s'est produit entre les deux stades à différents niveaux. En tant que telle, la contribution de l'école anglaise est inestimable. Mais sa valeur ne procède certainement pas de la possibilité de prendre les mécanismes qu'elle a mis en évidence dans le développement historique de la société internationale moderne, et de les généraliser pour tenter une explication déterministe de l'histoire politique du monde.

Le savoir local similaire à celui que l'école anglaise a produit redouble de valeur, non pas lorsqu'il est généralisé, mais lorsque s'ajoute à lui un autre savoir local qui ne reprendra pas nécessairement les mêmes causalités narratives mais tentera de dégager les siennes propres. On peut citer ici l'exemple déjà évoqué au début de cet essai à propos de la compréhension du système

⁽⁴⁹⁾ Keene (2008, p. 388)

⁽⁵⁰⁾ Keene (2008, p. 388)

international du XIX^e siècle comme le fruit du développement historique de la modernité spécifique à l'Europe. Ce sont là deux savoirs locaux qui élargissent de façon significative l'horizon de notre compréhension des affaires mondiales, tout en permettant à l'esprit de demeurer ouvert à d'autres savoirs locaux qui élargiront l'horizon de compréhension d'avantage. Par exemple, sachant que la société internationale et la modernité européenne n'ont pas manqué d'avoir un impact historique considérable sur le reste du monde à travers une dynamique de globalisation à l'œuvre depuis l'aube de la modernité, il est possible de développer un savoir local correspondant. Mais ce savoir local ne peut se limiter à reprendre les causalités identifiées dans l'étude de certains cas et les plaquer sur d'autres cas. C'est l'erreur que la théorie de la modernisation a d'ailleurs commise dans le passé. Il s'agirait plutôt de porter une attention au développement historique spécifique à chaque entité politique et géopolitique envisagée. Le résultat sera nécessairement un savoir de nature locale. L'accumulation de savoirs locaux n'interdit en rien l'identification de similitudes, mais ces similitudes ne sont jamais parfaites; elles ne permettent par conséquent pas qu'on les tienne comme la manifestation d'une quelconque corrélation ou d'une quelconque loi scientifique. Car lorsque les similitudes sont traitées de la sorte, elles conduisent automatiquement à ignorer le contingent et le spécifique. Or la valeur du savoir local se situe dans sa complexité et cette complexité cesse d'exister dès lors que le savoir local est amputé du contingent et du spécifique.

Conclusion : Les implications pédagogiques

Une approche interdisciplinaire des études internationales fondée, entre autres, sur la prise au sérieux de l'histoire a des implications pédagogiques certaines. Les limites épistémologiques des approches strictement théoriques font écho aux limites de l'enseignement des relations internationales sous la forme d'une succession de théories jugées sur la seule base de critères épistémologiques et méthodologiques. En agissant ainsi, on continuera de former des étudiant(e)s plus ou moins aux faits d'un ensemble de concepts et de corrélations, mais dont la compréhension du monde sera déterminée par la projection des automatismes théoriques sur le réel, ce qui les réduirait à un horizon de compréhension bien étroit. Cela ne signifie pas que les concepts théoriques ne doivent pas être enseignés. On ne peut faire l'économie d'une connaissance solide de notions comme pouvoir, puissance, interdépendance, souveraineté, équilibre des puissances, etc. Il suffit juste de tenir compte du fait que ces notions appartiennent déjà, ou ont déjà appartenu, au domaine de la pratique dont le savoir en études internationales cherche à rendre intelligible. Il devient de ce fait nécessaire de systématiquement rapporter l'usage des concepts à la réalité contextuelle de leur genèse. C'est ainsi que notions et concepts cessent d'être des entités glaciales pour se présenter à l'étudiant(e) dans la réalité concrète de leur genèse. Par exemple, la notion d'équilibre des puissances est souvent présentée sous la forme aride d'un enseignement théorique de nature réaliste. Sous cette forme il est tautologique. Or l'équilibre des puissances fut d'abord et avant tout une pratique spécifique et particulièrement complexe dans le développement historique de l'Europe. L'introduire sous cette forme ouvre l'esprit de l'étudiant(e) sur une complexité historique particulière. Si bien que lorsqu'il s'agit d'enseigner la dynamique en Asie du Sud Est suite à la montée en puissance de la Chine, l'étudiant(e) sera amené(e) à apporter l'ensemble de la problématique au développement historique spécifique à la région, au lieu d'appliquer de façon machinale une corrélation apprise d'une autre expérience historique et risquer de tomber dans le piège des tautologies. Voilà pourquoi la conséquence pédagogique

la plus essentielle dans l'enseignement des études internationales selon une approche interdisciplinaire ne peut pas se permettre d'éviter l'utilisation de textes écrits par des historiens. Ce qui est valable pour l'Asie du Sud Est l'est encore plus pour le Moyen-Orient. Il est tout simplement impossible d'enseigner quelque cours que ce soit sur cette région sans une connaissance solide de son développement historique depuis au moins l'expédition napoléonienne en Égypte. Et l'histoire dont il est question ici n'est pas uniquement de nature diplomatique. Elle doit également inclure l'histoire économique et culturelle, de la même manière qu'elle doit inclure le développement des idées et des idéologies en lien avec les luttes de pouvoir à différentes échelles, nationale, régionale et internationale. En somme, l'enseignement de la géopolitique actuelle du Moyen-Orient doit reposer sur un savoir local.

Bibliographie

1. Aron, A. (1938) « Introduction à la philosophie de l'Histoire. » Essai sur les limites de l'objectivité historique. Paris. Gallimard.
2. Buzan, B. Lawson, G. (2015) "The Global Transformation. History, Modernity and the Making of International Relations." Cambridge: Cambridge University Press.
3. Carr, E.H. (1961) "What is History?" New York. Random House, Inc.
4. Chennoufi, M. (2008) « Herméneutique critique du discours savant de la guerre ». Thèse de doctorat. Montréal. Université de Montréal.
5. Copeland, D.C. (2014) "Economic Interdependence and War." Princeton: Princeton University Press.
6. Elman, C. Fendius Elman, M. (dir.) (2001) "Bridges and Boundaries. Historians, Political Scientists, and the Study of International Relations." Cambridge, Massachusetts: The MIT Press.
7. Frankel, C. (1957) "Explanation and interpretation in History." Philosophy of Science, vol. 24, no. 2, pp. 137-155.
8. Gaddis, J.L. (1996) "History, science and the study of international relations." ds N. Woods (ed.) "Explaining International Relations since 1945." Oxford: Oxford University Press, 32-48.
9. Gilpin, R. (1981) "War and Change in World Politics." Cambridge. Cambridge University Press.
10. Gilpin, R. (1988) « The Theory of Hegemonic War » Journal of Interdisciplinary History, Vol. 18, No. 4, pp. 591-613.
11. Hempel, C.G. (1959) « The Function of General Laws in History ». in. P. Gardiner (ed.), "Theories of History", New York, The Free Press, pp. 344-356.

12. Hill, C. (1985) "History and International Relations", ds. S. Smith, *International Relations: British and American Perspectives*. Oxford: Basil Blackwell, pp. 126-145.
13. Hollis, M. and Smith, S. (1991) "Explaining and Understanding". Oxford: Oxford University Press.
14. Jervis, R. (2001) "International History and International Politics: Why Are They Studied Differently?" in. C. Elman, M. Fendius Elman, (dir.) "Bridges and Boundaries. Historians, Political Scientists, and the Study of International Relations." Cambridge, Massachussetts: The MIT Press, pp. 385-402.
15. Keene, E. (2008) "The English School and British historians." *Millennium, Journal of International Studies*, vol. 37, no. 2, pp. 381-393.
16. Lawson, G. (2010) "The eternal divide? History and International Relations." *European Journal of International Relations*, vol. 18, no. 2, pp. 203-226.
17. Levy, J. (1988) « Domestic Politics and War. » *Journal of Interdisciplinary History*, Vol. 18, No. 4, pp. 653-673.
18. Linklater, A. Suganami, H. (2007) "The English School of International Relations." Cambridge: Cambridge University Press.
19. Lustick, I. (1996) "History, Historiography and Political Science". *The American Political Science Review*, vol. 90, no. 3, pp. 605-618.
20. Mann, M. (1993) "The Sources of Social Power: The Rise of Classes and Nation-States, 1760-1914." Cambridge: Cambridge University Press.
21. McCourt, D. M. (2012) "What's at Stake in the Historical Turn? Theory, Practice and Phronēsis in International Relations." *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 41, no. 1, pp. 23-42.

22. Mearsheimer (2006) "China's Unpeaceful Rise." Current History, vol. 105, no. 690, pp. 160-162.
23. Mearsheimer (2010) "The Gathering Storm: China's Challenge to US Power in Asia." The Chinese Journal of International Politics, vol. 3, no. 4, pp. 381-396
24. Ricœur, P. (1983) « Temps et récit 1. L'intrigue et le récit historique. » Paris. Seuil.
25. Roberts, G. (2006) "History, theory and the narrative turn in IR." Review of International Studies, vol. 32, no. 4, pp. 703-714.
26. Schroeder, P.W. (1997) "History International Relations Theory. Not Use or Abuse, but Fit or Misfit." International Security, vol. 22, no. 1, pp. 64-74.
27. Smith, T. (1999) "History and International Relations." London: Routledge.
28. Suganami, H. (2008) "Narrative explanation and international relations." Millennium, Journal of International Studies, vol. 38, no. 3, pp. 327-356.
29. Vaughan-Williams, N. (2005) "International relations and the 'problem of history'." Millennium Journal of International Studies, vol. 34, no. 1, pp. 115-136.
30. Veyne, P. (1984) "Writing History." Manchester: Manchester University Press.